

venait mes pensées au ton seul de mes questions et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère. Les physiologistes qui l'ont observée dans ses crises ont trop souvent reconnu le magnétique caractère de son sommeil à des indices mécaniques et qui ne trompent pas. Ce que je peux conclure des détails réellement extraordinaires qu'elle me donna à moi, un étranger de passage, sur un disparu et dont je n'avais parlé à personne dans son entourage, c'est que l'esprit possède des procédés de connaître insoupçonnés de notre analyse. Et je me souviens d'un des bouddhistes Américains rencontrés ici, qui me disait : « En Europe et en Occident, vous avez donné une importance énorme, démesurée, unique, à la démonstration. Elle n'est pourtant que la vie des sens organisée. Il y a autre chose... » Nous étions, comme il me parlait de la sorte, assis à la table d'un club, sur la fin d'un repas prolongé par la causerie entre vingt convives. Autour de nous, les bouteilles d'Apollinaris et de whiskey, la menthe dans des verres avec de la glace pilée, les boîtes de cigares, symbolisaient ce qu'il y a de moins idéal, de moins mystérieux dans l'existence civilisée, et cet homme étrange continuait de dissenter sur l'Extrême-Orient, sur ses religions baignées de songe, sur la sagesse de ces peuples et leur incarnation. Qui sait si certains pouvoirs de mysticisme, aujourd'hui presque abolis dans le monde moderne, ne se réveilleront pas, si des facultés momentanément paralysées de l'âme ne recommenceront pas de tra-

vailer, si notre humanité ne reverra pas une période analogue à celle des Alexandrins et des Gnostiques, et plus justement des Brahmes? Ce serait une grande ironie de la nature, que ce futur réveil des sciences dites occultes eût un de ses points de départ en Amérique. A coup sûr, nulle part les recherches de la psychologie morbide ne sont poussées plus avant qu'ici, et à ce titre seul, cette visite à l'ermitage de Mrs P*** valait d'être racontée. Quand elle se réveilla de son sommeil, elle nous saisit, mon compagnon et moi, chacun par le bras, d'un geste tragique. Elle resta quelques secondes sans nous reconnaître. Puis une espèce de pâle sourire revint sur sa face lassée. La voyante céda la place à la bourgeoise de la New-England, qui nous offrit du thé, avec sa voix redevenue douce, et elle semblait avoir complètement oublié, — elle avait complètement oublié le fantastique docteur à l'accent Irlandais, rentré dans quelle contrée loin de la nôtre? évanoui, mais où? chimère de son imagination? invention de sa ruse? réalité supra-sensible? Qui saura le mot de cette énigme?

... Il serait injuste, dans ces quelques notes sur les divertissements Américains, de ne pas mentionner le goût si vif que les gens cultivés de ce pays — et ils sont légion — professent pour les *plaisirs d'intelligence*. J'ai déjà marqué, à propos

de la conversation mondaine, ce que devient cette intelligence chez eux, et comme elle se teinte, comme elle se pénètre de volonté, pour aboutir à ce que j'ai appelé le « point de vue ». C'est d'eux surtout, et quand ils sont tournés du côté de la vie intellectuelle, que la parole du solitaire du moyen âge devient vraie : « leur oreille est réellement insatiable d'entendre et leur œil insatiable de voir. » C'est ainsi qu'avec une curiosité intensément, continuellement active, l'Américain en arrive, lui, le fils d'une nation récente, à la disposition d'esprit que nous sommes habitués à considérer comme le vice suprême et le raffinement dernier des siècles de décadence : le dilettantisme. Cette disposition de l'âme qui consiste à s'insinuer par la pensée dans les formes de la vie les plus différentes, les plus contradictoires, à les épouser en les comprenant, à s'y prêter sans s'y donner, — nulle part je ne l'ai rencontrée plus développée qu'aux États-Unis. J'en ai conclu que nous avons bien tort, nous autres moralistes de la vieille Europe, d'attribuer à cette manière d'être nos dégénérescences sentimentales et nos maladies de la volonté. Elles tiennent bien plus simplement à la vieillesse de notre société. « Tout est pur aux purs, » dit un proverbe, souvent mal interprété. Il est aussi juste de dire que dans l'ordre des choses morales, tout est sain aux sains, et malsain aux malsains. C'est une des conclusions qui se sont imposées à moi le plus souvent au cours de ce voyage. Elle est à la fois consolante et cruelle, — consolante, parce qu'elle

diminue notre part de responsabilité à nous-mêmes et à nos pères, dans les maladies dont nous voyons l'Europe empoisonnée. — Elle est cruelle. Ai-je besoin de dire pourquoi ?

Ce dilettantisme des Américains cultivés se reconnaît plus particulièrement à des clubs littéraires, et qu'ils dénomment volontiers des clubs Bohémiens. Entre la véritable Bohème et ces installations si pratiquement confortables, il y a, d'ailleurs, toute la différence qui sépare un hôtel dans le nouveau style — avec électricité, eau chaude, ascenseurs — et une pension bourgeoise de la rue de la Clef. Un des plus représentatifs est le *Tavern Club* de Boston. Ce club compte trois étages dans une petite maison dont on a fait sauter les cloisons intérieures, de manière à obtenir de vastes pièces. L'étage du rez-de-chaussée sert de fumoir et d'antichambre, celui du premier de salle à manger. En haut une espèce de hall sert à la musique et aux représentations. Ce club correspond assez bien à ce que furent chez nous certaines sociétés du quartier Latin, telles que les Hydropathes, dont le fondateur, le poète Emile Goudeau, a écrit l'histoire avec beaucoup de justesse et de verve dans un petit volume intitulé : *Dix ans de bohème*. — Entre parenthèses, ce livre, qui a passé un peu inaperçu, demeure, à mon avis, le document le plus exact sur les mœurs et les idées de notre jeunesse littéraire, entre 1870 et 1880. — C'est la jeunesse littéraire de Boston

qui a aussi fondé ce *Tavern Club* : de jeunes écrivains, de jeunes peintres, de jeunes musiciens. Voici quelques traits de différence que j'ai cru reconnaître en fréquentant ce club, et d'autres analogues, à New-York et ailleurs. Ils me paraissent caractériser assez bien la nuance particulièrement saine du dilettantisme Américain :

1. Le respect des cadets pour les aînés, et inversement le respect des aînés pour les cadets. — Le président du *Tavern Club*, par exemple, est le distingué professeur Norton, de Cambridge. Quand le club donne son dîner mensuel, des juges, des banquiers, des médecins sont là, en cheveux blancs, assis à la même table que les tout jeunes gens et intéressés par les mêmes problèmes d'art. L'Américain soucieux de vie intellectuelle ne s'arrête pas plus dans sa poursuite de la nouveauté qu'il ne s'arrête dans sa poursuite de la fortune, s'il est préoccupé d'affaires. Vous entendrez un vieux collectionneur de tableaux discuter avec un rapin qui va partir pour Paris, sur Degas, ou sur Gustave Moreau, avec la souplesse d'intelligence que cet autre déploiera pour parler à un romancier, de Flaubert, des frères de Goncourt, de Maupassant. Il y a une grande bienfaisance à cette pénétration des âges les uns par les autres. Mais n'est-elle pas un effet plus encore qu'une cause? S'il se produit chez nous, entre les générations, des heurts de goût et des malentendus violents, c'est que, derrière les opinions, s'opposent au fond des manières de

vivre. J'imagine que les jeunes Parisiens d'aujourd'hui ne sont pas très différents sur ce point de ceux que j'ai connus quand j'avais moi-même moins de trente ans. Nous étions en révolte de sensibilité contre nos aînés, et aussi en révolte de mœurs. Il n'en va pas de même dans cette Amérique, où les goûts de littérature et d'art sont des choses de pure intellectualité. J'ai déjà indiqué, à propos de Harvard, combien la passion pour les écrivains Français d'extrême-gauche y est à la fois fréquente et innocente. Il en est d'eux comme des affiches de Chéret représentant le Moulin-Rouge, et qui décorent les murs de ce *Tavern Club*, à côté d'une copie des *Fileuses* de Velasquez, où se voit une admirable nuque de femme, peinte avec tant de puissance. La petite figure de la Parisienne canaille prend juste ici la valeur de ces jolies petites courtisanes grecques, devenues des statuettes de Tanagra.

2. La connaissance profonde des arts et des littératures étrangères. — Les quelques noms que j'ai cités sont assez célèbres pour que de les prononcer prouve seulement un peu de lecture. Ces gens les prononcent, et des vingtaines d'autres, avec des références qui attestent, non pas cette lecture superficielle, mais une sérieuse, une consciencieuse étude. Je ne dirai pas une compréhension complète, car le dilettantisme le plus averti est toujours un peu incertain lorsqu'il s'applique à des écrivains d'un pays étranger. J'ai entendu

ainsi, à Oxford, le critique le plus exquis peut-être de notre âge, le regretté Walter Pater, me parler dans la même phrase de Flaubert et de Feuillet, comme des deux artistes en prose Française qu'il goûtait le plus. Il associait dans une admiration analogue et pour des raisons pareilles ces deux styles absolument contraires et qu'il confondait. D'autres fois, ces impressions des étrangers sont singulièrement suggestives. Elles nous découvrent dans les œuvres de notre propre pays des profondeurs inattendues. A un dîner d'un de ces clubs, un convive venait de citer le mot spirituel du vieux professeur Jowett, d'Oxford, le maître de Balliol : « Ce n'est pas *lasciate ogni speranza*, que l'on voit écrit sur la porte de l'enfer, mais bien : ici on lit des romans Français... » Un autre se leva et commença, lui, de porter un toast à Zola, en développant cette idée que la sympathie pour le pécheur fait l'âme de l'œuvre du grand romancier. Il disait que c'était là un des sentiments les plus bienfaisants et les plus humains d'une époque où l'influence des milieux a été reconnue par la Science comme la loi même du développement de la personnalité. « Si nous n'y joignons pas la pitié pour ceux qui en sont les victimes, quelle place faisons-nous à la justice dans notre univers?... » J'aurais voulu que les ennemis du vigoureux romancier qui a écrit *Germinal* et *l'Assommoir*, ceux qui lui reprochent de donner au dehors un mauvais renom aux lettres Françaises, fussent là pour entendre cette apologie prononcée

au milieu des applaudissements de tous, dans un des coins les plus respectables de la Nouvelle-Angleterre.

3. L'absence de tout élément libertin dans la conversation et dans l'esprit. — C'est le signe vrai de la grande intellectualité. C'est la vertu aussi qui permet des largeurs de compréhension comme celle que je viens de rapporter. Je suis persuadé que la sévérité très sincère déployée à l'égard de nous autres, écrivains de libre observation, par d'excellents juges, en France, dérive de la place excessive, occupée dans nos mœurs par la vie sexuelle. Il est infiniment rare qu'un Latin considère un livre qui traite des passions de l'amour avec une indépendance absolue de jugement. Son imagination s'y chatouille ou s'y dégoûte. Quand, au contraire, un Anglo-Saxon peut se débarrasser de l'hypocrisie et du cant, toute étude sérieuse de l'âme humaine, si hardie soit-elle, lui semble légitime. J'avais constaté ce trait, si peu observé et cependant si logique, en causant de Baudelaire avec des jeunes gens de Harvard. C'est vingt exemples que je citerais et qui dérivent aussi d'une qualité tout à l'honneur de cette grande démocratie parfois si brutale : la religion du talent

Nulle part je ne l'ai reconnu, ce sentiment rare et délicat, plus qu'à Boston encore, et non pas à l'état d'exception. C'est le contraire qui est l'exception, cet esprit de dénigrement par anecdotes ra-

baissantes, où se dissimule tant d'envie. Il y a telles de ces maisons que je pourrais nommer et qui sont ainsi de véritables chapelles de piété littéraire, — une entre autres, dont les fenêtres ouvrent sur la rivière Charles. Une dame âgée y vit, la veuve d'un éditeur, Mrs F***, qui en a fait un des musées les plus significatifs que j'aie visités. J'ai vu là un portrait de Dickens jeune, avec de grands cheveux qui bouclent, un visage féminin, presque le pendant de l'admirable George Sand peinte par Delacroix et dont les profonds yeux noirs illuminaient le sévère appartement du vieux Buloz. Des lettres et des manuscrits du grand homme sont auprès, montrant une de ces écritures ramassées et nerveuses qui révèlent l'abus de la « copie ». La maîtresse du logis me décrivait ce pauvre Dickens, dans cette même chambre, après ses lectures, épuisé de son effort nerveux, rieur cependant et plein d'anecdotes. La dernière fois qu'il vint aux Etats-Unis, rien ne le divertit comme le naïf procédé de flatterie imaginé par une mère de famille qui l'avait prié à dîner. Il arrive et trouve dans le salon un premier enfant. — « Comment t'appelles-tu ? » interroge le romancier. — « David Copperfield, » répond le petit garçon. — « Et toi ? » demande Dickens à un autre petit garçon qui entre. — « Olivier Twist. » — « Et moi la petite Dorrit, » dit une fillette. — « Et moi Florence Dombey, » dit une autre. Dickens était déjà bien souffrant quand cette aventure lui arriva. La goutte endolorissait

ses moindres gestes, et le surmenage du travail achevait de lui rendre ses fructueuses conférences très pénibles. Il retrouvait pourtant, à raconter cette histoire, la gaieté de sa première visite aux Etats-Unis. Et voici, en face de sa romantique figure, le portrait, réfléchi et serré, du puissant analyste qui fut Thackeray. Un billet est collé au-dessous, où se lit, tracé en microscopiques caractères, cet adieu sommaire : « *Good bye, Mrs F***, good bye, my dear F***, good bye to all. I go home.* » Il était depuis un mois en Amérique avec des engagements d'une extrême importance. Vers la Noël, la nostalgie de revoir ses enfants fut la plus forte, et ce billet raconte la brusquerie de ce départ. Un portrait de Carlyle jeune est aussi sur les murs, bien pareil à celui de Carlyle vieux par l'enfoncement de l'œil sous l'arcade sourcilière, la poussée du front en avant et la fermeté de la mâchoire. Ce front et ce menton, c'est tout Carlyle. Il y a de l'indigence de nature dans cette forte physionomie trop tendue, trop volontaire. C'est un de ces visages qui affrontent celui qu'ils regardent, qui le bravent, — un visage armé d'attitude arrogante, par défaut de sécurité intérieure. Que j'aime mieux la haute et sereine beauté de Tennyson, de ce Virgile de l'île de Wight, qui a si bien capté les eaux environnantes autour de son jardin de rêve. La fée de ce petit musée de reliques me racontait une promenade la nuit avec le poète dans un vrai jardin, en Surrey, où, ayant senti un doux arôme, il lui dit : « *Down*

upon our knees, these are violets, » de sa voix profonde. — « Mettons-nous à genoux, ce sont des violettes. » Et il le fit comme il l'avait dit, pour respirer les invisibles fleurs, religieusement, sans les cueillir. J'aime aussi le portrait du noble Emerson, face mince et consumée d'Idéal, et quelle écriture, passionnée, inspirée, allant d'un bout à l'autre de la ligne, si largement ! D'autres autographes, dans une immense collection, montrent l'écriture de Longfellow, à demi renversée, bien ferme, bien nette, toujours la même, et celle, si claire et si robuste, de Lowell. En pensée, je recule de dix ans. Je revois la silhouette de ce dernier, avec sa longue barbe et sa face simple, telle qu'elle m'est apparue à un dîner du *Rabelais club*, à Londres, en 1885. Soupçonnais-je alors qu'il mourrait si vite et que je feuilleterais un jour ses manuscrits dans sa ville natale, en causant de lui comme de quelqu'un qui est venu là, et dont le souvenir est pieusement conservé parmi tant d'autres ? Cette piété, ce culte littéraire me saisissent, me touchent. J'y sens bien le goût des amis célèbres, mais juste au degré où cela doit être. N'est-il pas légitime d'aimer les hommes glorieux, quand on sent leur supériorité à travers leur réputation, et surtout quand on ne tire pas de leurs défauts, malicieusement regardés, le vain et médiocre plaisir d'humilier cette supériorité ? Les Américains peuvent avoir bien des défauts, ils n'ont pas celui d'être médiocres et mesquins.

Un autre trait de ce dilettantisme intellectuel, dans sa nuance particulière à l'Amérique, c'est la recherche de la sensation du voyage, mais du voyage compris avec une amplitude et une audace qui déroutent nos imaginations Européennes, — qui les dérouteraient du moins, si Pierre Loti ne nous avait apprivoisés aux exotismes les plus lointains. Mais Loti demeure chez nous un isolé. Je ne suis même pas sûr que la critique lui pardonnerait ses vagabondages Japonais ou Océaniens, si le grand écrivain n'avait pas cette excuse d'accomplir par métier et comme officier ces expéditions qu'il raconte avec la grâce d'un poète, sensitif jusqu'à la douleur et délicat jusqu'à la maladie. Pour un artiste Américain, au contraire, ces courses à travers le vaste monde, en quête d'un peu de beauté neuve, semblent si naturelles que ni le public ni lui-même ne pense à seulement en remarquer les dangers et les fantaisies. Je me rappelle avoir entendu un écrivain de ce pays me dire : « Je retournerai au Japon l'année prochaine pour la saison des fleurs, » aussi simplement qu'il m'eût annoncé une fugue de Paris à Saint-Germain. Cette passion des grands voyages est si commune qu'elle a modifié de la façon la plus inattendue le système des vacances pour les professeurs. Ils ont tous les sept ans une pleine année de congé qu'ils appellent « l'année sabbatiale », et ils l'emploient à des visites en Europe, en Afrique, en Asie, distribuées d'après leurs besoins d'études ou leur curiosité.

Nulle part je n'ai mieux senti cette influence exercée par le voyage sur l'intellectualisme Américain, qu'à New-York, et dans l'atelier de cet admirable peintre, trop peu connu chez nous, malgré son nom Français, John Lafarge. L'homme lui-même, qui n'est plus tout jeune, avec son fin visage à la peau blanche, comme desséchée par l'ardeur intime, avec ses yeux mobiles et pris dans des paupières si dessinées, si tendues, donne l'impression d'une de ces activités nerveuses qu'aucun effort ne satisfait, qu'aucune expérience n'apaise, et qui vont, qui vont cherchant toujours. Il a inventé un procédé nouveau pour la fabrication des vitraux. Il s'est exercé dans la décoration et dans l'illustration, dans la peinture à l'huile et dans la peinture à la cire, dans les vastes tableaux d'autel, comme sa grandiose et délicate *Ascension* de l'Eglise Episcopale, et dans les pastels. — Voici quelques mois, il était à courir les îles du Pacifique : Samoa, Tahiti, les Feejee.

— « Nous voulions aller très loin, » me dit-il; « le Japon, c'est trop près. Il y a le télégraphe. Le Pacifique, c'est toujours deux mois sans nouvelles... »

Voilà le cri de l'artiste fatigué de la vie conventionnelle, fatigué du chemin de fer, du téléphone, de tout ce qui facilite les affaires et morcelle le temps, affamé de sensations inédites, et surtout passionné pour son art, violemment, héroïquement résolu à ne plus exister que pour sa pensée durant des jours et des jours. Et tandis

que cette neigeuse après-midi de janvier glaçait la ville, ces flots perdus sur la carte s'animaient, s'illuminaient, verdoyaient pour moi, à travers les tableaux et les aquarelles de ce peintre si fin, dont les moindres mots trahissent le chercheur de la race de Fromentin, le visionnaire qui pense ses sensations, — puissance bien rare!... Ce sont des ramures trop vertes, au bord d'une mer trop bleue, de ces ramures où la trame de la feuille semble imbibée d'eau, et qui disent l'humidité éternelle de l'air. Des bananiers dressent leurs troncs droits d'où se détachent les longues lames souples de leurs feuilles. Des cocotiers agitent leurs palmes, où le vent du Pacifique souffle indéfiniment, — ce vent qui va, comme l'immense houle de cet immense Océan, d'un pôle à l'autre. Le bourao, grand arbre au fût noueux, étale ses larges feuillages pareils à ceux de nos figuiers. Partout des fleurs, surtout les corolles plates et épanouies de l'étrange hibiscus. Dans ce décor de nature, des cases apparaissent, très basses, avec un chaume et des côtés à jour, le long desquels retombent de souples nattes. Des hommes et des femmes passent entre ces arbres et au bord de cette mer, les uns dansant, avec des couronnes de roses, d'autres rampant pour assassiner et voilés de branchages, d'autres portant sur l'épaule de légères pirogues, d'autres lancés sur ces pirogues et allant à la pêche. Et c'est autour d'eux un paysage soigné, nettoyé, presque peigné : « Le sauvage, » dit profondément le peintre, « c'est l'*old fashioned gentleman*,

le personnage de tradition, qui fait tout d'après des rites et qui ne veut rien changer à ses habitudes. » Et, me montrant une fille qui glisse en canot le long d'une cascade d'apparence effrayante : « Elle n'a pas peur, » ajoute-t-il, « parce qu'il n'y a pas un pli du sol qu'elle ne connaisse, pas un caillou qui ne soit depuis des siècles à la même place, hors de l'eau, et sous l'eau. Là-bas, quand vous vous faites mal au pied, vous vous dites : Mon grand-père m'avait bien prévenu qu'il y avait une pierre sur cette route... »

Entre toutes, les scènes de bain sont charmantes à regarder. De larges rivières coulent parmi des bois. Des corps de femmes plongent, avec la noble impudeur antique, dans cette eau, où le bleu du ciel descend. Des enfants jouent dans le ressac de l'Océan. La vague se brise contre les récifs, et aux places où elle traîne contre des fonds de coraux, sa nuance verte devient si pure, si intense, qu'elle revêt une coloration de pierre précieuse. D'autres fois, au soleil couchant, elle est toute rose. La nudité brune et svelte du sauvage se détache, avec des finesses de bronze antique, sur cet Océan d'une nuance divine. On sent l'atmosphère molle et caressante, où la bête humaine est heureuse d'une félicité presque végétale, où elle s'alanguit comme une plante. Assises autour d'un feu qui les illumine fantastiquement, des femmes de Tahiti, le corps vêtu de longues robes d'étoffes claires, des chapeaux de paille sur leur petite tête, semblent

jouer à l'hiver, tandis que d'autres groupes figurent des scènes d'une grandeur biblique ou Hellénique : — un vieillard aveugle et nu est conduit par un enfant, — un jeune homme brun galope un cheval blanc au bord de la mer, — des danses, des bacchantes, allais-je dire, s'entrelacent, où les épais feuillages des couronnes portées par les folles danseuses rappellent les fêtes dans les ravins du Taygète, célébrées par le poète :

• ... *Et virginibus bacchata Lacens
Taygeta...*

La joie du peintre qui montre ces études est douce à voir. Son œil a chaud de se caresser à cette lumière, son esprit épouse de nouveau cette vie primitive, avec des délices de rajeunissement et d'initiation. Il soulève une étoile de prêtre bouddhiste qui voile un tableau inachevé. Ce geste découvre une figure peinte à la cire, de nuances si pâles, si fondues qu'elles vont s'évanouir. Une femme est assise, les pieds croisés, les bras serrés, les paupières baissées, vêtue d'étoffes d'un tissu miraculeux, qui lui aussi va s'évanouir, se fondre, — éclairée par une auréole qu'elle semble projeter d'elle-même. Une cascade tombe à côté de cette forme énigmatique, précipitant son eau qui coule, qui coule sans fin, symbole du temps qui s'en va d'une fuite éternelle. La songeuse pourtant demeure immobile, dans sa jeunesse où la sérénité semble avoir eu de la peine à s'empreindre. C'est la déesse de la Méditation, « l'Être qui voit les

sons, — *the Being who sees sounds*, » me dit l'artiste. Silencieuse, morte à la vie, absorbée dans son rêve, elle répand autour d'elle un apaisement. La grande leçon du néant de l'activité humaine arrive ainsi, du fond de l'Extrême-Orient, à ce pays de l'activité forcenée. La fièvre de culture dont ces hommes sont possédés les rend capables de comprendre, à travers d'innombrables expériences, et de traduire en des formes palpables, cette poésie de la passivité méditative, si contraire à leur race. Comme après la lecture de certaines nouvelles d'Henry James, j'éprouve, en quittant cet atelier de John Lafarge, l'impression, l'évidence plutôt, que l'âme Américaine, du jour où elle tourne sa volonté vers la délicatesse, arrive à des acuités d'analyse et de vision inégalées. Mais ce peintre, comme ce romancier, est un solitaire. Ni l'un ni l'autre ne fait partie, non pas même d'une école, mais d'un groupe. La personnalité, l'individualité irréductible de leur culture est encore un trait de leur pays, sur lequel il faut insister de nouveau. Cette solitude ne permet pas de prédire qu'il doive jamais y avoir un art Américain. À coup sûr, il y a dès aujourd'hui de très grands artistes Américains. C'est assez, après tout, pour la gloire d'un peuple.

X

DANS LE SUD

I. — EN GÉORGIE

Le malheur d'un voyage un peu prolongé aux Etats-Unis, c'est que l'on reconnaît à chaque étape que ce pays est vraiment trop vaste, trop complexe. Après avoir amassé des montagnes de notes, il en faudrait amasser d'autres montagnes; après avoir vécu dans telle ou telle ville un mois, il y faudrait vivre un an; après avoir vu telle ou telle sorte de gens, il en reste à voir des milliers d'autre sorte. J'ai surtout senti cette immensité et cette complexité au cours d'une excursion dans le Sud que je n'essaierai même pas de rattacher aux notes précédentes. Ce sera la meilleure manière de conformer ce journal de route à la réalité, car vraiment, passé Charleston, un autre pays commence. La flore a changé, et le ciel, et la faune, et les hommes. Les profondes raisons qui, sous le prétexte de l'esclavage, précipitèrent ces deux mondes l'un contre l'autre, vous apparaissent aussi claires que, si vous franchissez le Rhin, celles qui ont causé la guerre de 1870. Seulement notre vieille Europe, semblable à un corps empoisonné de